



Sanaa : limites de la ville et identités urbaines

Roman Stadnicki

► To cite this version:

Roman Stadnicki. Sanaa : limites de la ville et identités urbaines. Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée, Université de Provence, 2008, pp.115-132. <halshs-00142191>

HAL Id: halshs-00142191

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00142191>

Submitted on 17 Apr 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

/San‘â’ : limites de la ville et identités urbaines

Roman Stadnicki

CITERES-EMAM/Université de Tours

romanstad@hotmail.com

Résumé : L'article tente de mettre en perspective les différences entre la vieille ville de /San‘â’ et sa périphérie face à l'évolution et à la construction des identités urbaines. À partir d'une analyse des pratiques et des discours de citoyens, il est possible d'identifier des dissemblances entre ces deux ensembles urbains. Dans la vieille ville, on observe une tendance à la dislocation de la citoyenneté traditionnelle sous le poids de l'intrusion de nombreux signes extérieurs. En périphérie, en revanche, se profile une tendance à l'émergence d'une identité plurielle, qui se manifeste aussi bien dans la reproduction de dispositifs socio-spatiaux "traditionnels" que dans l'émergence de lieux d'inspiration exogène telles les nouvelles formes de commerce et de loisir. Mais, au-delà de cette distinction vieille ville/périphérie, l'étalement urbain, la fragmentation spatiale et la modernisation ont généré bon nombre de micro-territoires urbains et une démultiplication proportionnelle des identités urbaines. Dans ce contexte, les espaces portiers de /San‘â’ apparaissent comme des lieux d'articulation et d'agrégation privilégiés des différentes formes d'identité.

Mots-clés : Identité urbaine – /San‘â’ – Limites – Étalement urbain – Fragmentation – Portes de ville

La ville de /San‘â’ mérite que l'on se penche sur la question des identités urbaines. Toutefois, cet article ne vise pas à faire ressortir une identité sanaanie commune à l'ensemble des habitants – si tant est qu'elle puisse se distinguer – d'abord parce qu'il faudrait plus qu'un article pour entreprendre une telle recherche, ensuite parce qu'un phénomène récent d'explosion urbaine et d'éclatement des territoires de vie n'en favorise pas la lisibilité à l'échelle de l'agglomération. Deux angles d'analyse ont alors été retenus dans cette étude, qui présente donc le risque de demeurer incomplète dans la description des composantes du ciment identitaire sanaani¹. L'analyse est en premier lieu construite à partir d'observations micro-scalaires des phénomènes, qui révèlent à qui sait les interpréter une somme d'identités individuelles difficilement traduisibles en une identité collective et

¹ Quelques travaux apportent plus d'éléments sur ce thème. On peut mentionner l'ouvrage de F. Mermier sur la société citadine du vieux /San‘â’ (Mermier, 1997) ainsi que le travail de J. Touber sur la définition d'une identité néo-citadine née des nouveaux rapports urbain/rural à /San‘â’ (Touber, 2004).

apparaissant “à côté”, voire parfois indépendamment de la reconnaissance, plus ou moins partagée, d’une appartenance commune à la ville. En outre, le développement récent de l’urbanisation de /San‘â’, son explosion démographique et la fragmentation de son territoire, se sont accompagnés d’un déplacement de sa centralité, de moult recompositions sociales et, par conséquent, d’une démultiplication constante et d’un re-façonnement proportionnel de ses identités urbaines. En second lieu, l’analyse privilégie ici la prise en compte de la dimension spatiale de l’identité, soit « l’identification d’un agrégat social (individu, collectif) à des lieux ou à des aires » (Haegel & Lévy, 1998). À /San‘â’, force est de constater que, dans ce contexte de dilution des limites de la ville, d’étalement urbain et d’émergence de nouveaux quartiers, les régimes d’échanges sociaux sont encore plus ou moins régis par le sentiment d’appartenance spatiale des individus, *intra* ou *extramuros* par exemple. Il n’est pas question ici de banaliser les nombreuses interpénétrations entre l’intérieur et l’extérieur de la vieille ville, ni l’idée d’une certaine homogénéisation actuelle des pratiques spatiales, mais nous verrons que les représentations sont encore plus ou moins dépendantes du schéma traditionnel de division de l’espace urbain par les anciens remparts.

La référence au territoire, dont l’échelle, précisons-le, reste très variable et bien souvent imprécise, semble imprimer une impulsion décisive à la construction et à l’évolution des identités urbaines. En questionnant les relations entre entités territoriales et identités sociales aux trois niveaux de la réalité socio-spatiale, à savoir la morphologie, les pratiques et les représentations, nous pensons pouvoir identifier les rapports des citoyens à leurs espaces de vie et par là-même la place qu’ils occupent dans la société urbaine de /San‘â’².

Face aux fortes transformations qui ont affecté aussi bien le paysage urbain que la structure sociale de la cité au cours des dernières décennies, la référence à des « territoires identitaires » (Troin, 2004) – qui fonctionnent comme autant de repères, de marqueurs territoriaux – se généralise. Les anciennes limites de /San‘â’ semblent ainsi recouvrir une fonction de référent spatial et d’identifiant social, jouant un rôle essentiel pour la formation des identités urbaines. En effet, ces identités s’y structurent et font naître une série de distinctions entre la vieille ville et la périphérie. Nous tâcherons de montrer comment – après avoir succinctement présenté les grandes transformations socio-spatiales de la ville – dans un espace urbain de plus en plus étalé, les anciennes limites de /San‘â’ exercent un double rôle quasi contradictoire : d’une part celui de diviser la ville en deux “tendances identitaires” distinctes, d’autre part celui de conduire à l’affirmation d’espaces limitrophes composites.

² Entre 2004 et 2006, cinquante entretiens semi-dirigés ont été menés auprès de citoyens (artisans, commerçants, fonctionnaires ou simples habitants) dont les pratiques spatiales, assez étendues, s’inscrivaient à différents niveaux de l’organisation urbaine (rue, quartier ; centre-ville, périphérie ; vieille ville, quartiers modernes...). Un temps important de l’entretien fut accordé à la façon dont les individus se représentaient à la fois leurs propres territoires quotidiens mais aussi et surtout les autres espaces de la ville. Les observations ont été menées aussi bien dans les souks de la vieille ville que dans les centres de vie des quartiers de la périphérie et, de manière plus systématique, autour des espaces “frontaliers” des portes de la ville, de façon à mettre l’accent sur les formes spécifiques de sociabilités et d’établissement des activités nées de la rencontre entre deux ensembles socio-spatiaux bien différenciés.

Entre desserrement et fragmentation : démultiplication des identités urbaines

Un étalement producteur de nouvelles formes urbaines

L'explosion urbaine des années 1970-90 est concomitante de nombre d'autres phénomènes ayant modifié la forme de /San'â'. Peu après la Révolution de 1962, la jeune République connaît une période de prospérité économique. Les retombées considérables de l'émigration vers les pays du Golfe sur les activités économiques de la ville entraînent plusieurs grands changements : débuts de la périphérisation des espaces résidentiels, importation de nouveaux modes d'habiter, modification des valeurs en général... Dans un premier temps le développement de la ville se cantonne aux zones centrales (al-Ta/hrîr, Bi'r al-'Azab) et péricentrales (dans le prolongement des portes : Bâb al-Yaman, Bâb Shu'ûb). Mais, très vite, conscientes de l'incroyable dynamisme du bâtiment, les autorités gouvernementales autorisent officiellement la spéculation sur les franges de la ville³. L'extension du tissu urbain dessine alors en tâche d'huile la nouvelle morphologie de la ville. Deux sous-espaces tendent à se démarquer : l'axe sud de la rue de Ta'izz, au développement linéaire en continuité de trame, et la zone ouest composée de nouveaux territoires commerçants et résidentiels situés entre le quartier ottoman (Bi'r al-'Azab) et le *Ring Road* (Fig. 1). Simultanément, la ville attire de nombreux migrants venus de tout le pays participer à cet essor économique. Confrontés à des difficultés d'intégration et aux réticences de certains sanaanis, une part importante de ces migrants s'établit en quartiers autonomes, parfois ultrapériphériques, marquant un effet de rupture avec le reste de l'urbanisation (le quartier Madhba/h, au nord-ouest de l'agglomération, en est un bon exemple). Dans les années 1990, la population ne cesse de s'accroître. D'une part, une partie des émigrés, revenus pendant la guerre du Golfe, s'installe dans la capitale (phénomène qui accentue la paupérisation des classes moyennes et qui gonfle les quartiers périphériques mal intégrés). D'autre part, la réunification de 1990 voit se rehausser le pouvoir politico-administratif de /San'â' et émerger une nouvelle bourgeoisie urbaine installée aujourd'hui dans les quartiers résidentiels "chics" de la route de /Hadda.

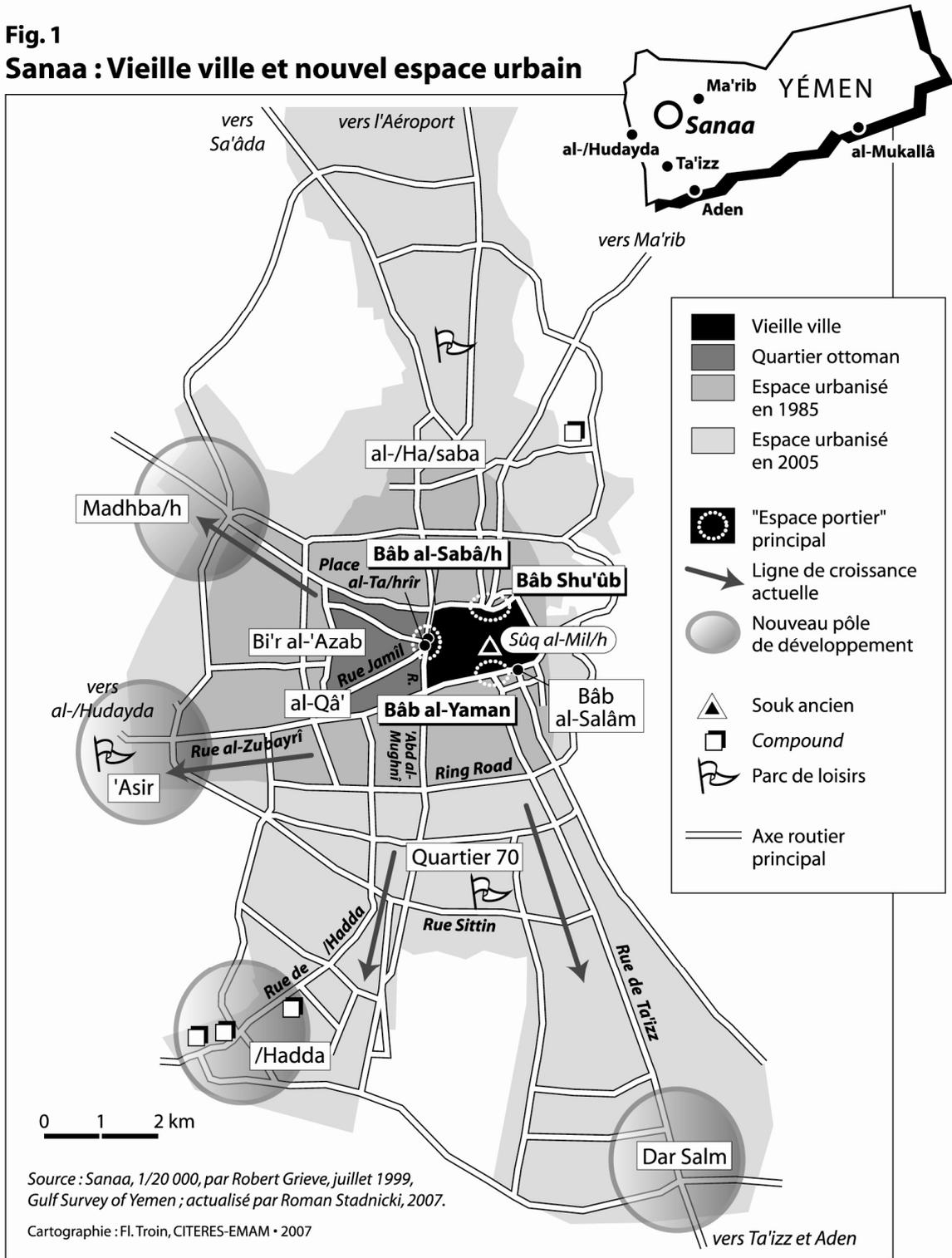
La municipalité de /San'â', ayant elle-même connu de radicales transformations structurelles⁴, n'a pas pu contenir les activités dans un périmètre prédéterminé, ni même veiller à la planification et au développement des réseaux entre les différents territoires émergents. Le passage d'une forme urbaine compacte à une forme éclatée annonce inévitablement l'existence d'une série de tensions entre la variété de territoires et de contenus sociaux présents à /San'â'⁵.

³ Avant la Révolution de 1962, une close du droit tribal (*juwâra*) interdisait aux paysans, dont les terres s'étendaient jusqu'au pied des murs de la ville, de les vendre à des citadins (Kopp, Wirth, 1994). Ceci explique pourquoi la ville ne pouvait pas s'étendre hors de ses limites traditionnelles avant cette date et pourquoi l'explosion urbaine post-Révolution a été si brutale.

⁴ Redécoupage territorial, réélaboration du *Master Plan*, remplacement de la *Baladiyya* (Municipalité instaurée par les Turcs) par le *Secrétariat de la Capitale* (*Âmâna madînat /San'â'*, équivalent d'une préfecture urbaine)...

⁵ Le philosophe Thierry Paquot précise que les tensions peuvent provenir à la fois de « la nostalgie d'une forme idéale de ville et de l'incroyable diversité des combinaisons socio-spatiales, chacune favorisant un mode de sociabilité qui repose parfois sur l'exclusivité d'un groupe par rapport à l'autre » (Paquot, 2002).

Fig. 1
Sanaa : Vieille ville et nouvel espace urbain



À /San‘â’, la fragmentation spatiale est une conséquence directe de la croissance urbaine et le moteur des logiques actuelles d’aménagement. Différents territoires se font face sans que ne se développent entre eux des connexions immédiates. La fragmentation spatiale apparaît à /San‘â’ dans l’une de ses formes les plus achevées, à travers l’émergence récente de quelques cités résidentielles fermées (ou *compound*) (Fig. 2). Nées de la constitution d’une nouvelle bourgeoisie urbaine de la finance et de l’entreprise, ainsi que du départ des élites citadines de la vieille ville souffrant de la soukalisisation⁶ et de la vétusté des maisons-tours traditionnelles, les *compounds* se sont multipliés à /San‘â’ en une dizaine d’années. Ils constituent aujourd’hui une part importante des opérations immobilières de la périphérie sud-ouest de la ville (le long de la rue /Hadda, cf. Fig. 1). Ouvrant sur un principe de distinction sociale, ces cités, « typo-morphologies » (Navez-Bouchanine, 2002) issues de la fragmentation spatiale, sont un support à la formation d’une identité urbaine nouvelle et sélective, déconnectée de la masse urbaine globale et apparaissant sur des territoires bien spécifiques. Ainsi, les habitants du /*Hadda Residential Complex* (Fig. 2 bis) se retrouvent également le soir au *Lybian Center*, haut-lieu de la consommation “à l’occidentale”, et le jeudi midi chez *Pizza Hut*, où certains ministres organisent même des déjeuners d’affaires.

D’autres portions de l’espace nouvellement urbanisé à /San‘â’ se définissent, par opposition, par une certaine ouverture, une plus libre accessibilité. Les espaces qui se sont constitués dans le prolongement extérieur des portes de la ville en sont un bon exemple et sont à analyser comme une autre « typo-morphologie » dont la structure est aux antipodes de celle précitée (Fig. 3). Certains lieux comme Bâb al-Yaman, au sud de la vieille ville, Bâb al-Sabâ/h à l’ouest et Bâb Shu‘ûb au nord sont des espaces publics aux usages multi-variés qui se sont développés à partir d’une porte de l’ancienne enceinte. On observe ici un phénomène de continuité car, bien qu’inspirés par le développement récent de l’agglomération et par le déplacement de la centralité vers le sud puis vers l’ouest de la ville, ces “espaces portiers” ont conservé des fonctions de côtoiement et d’ouverture qui existaient déjà lorsque les portes n’étaient que de simples passages à travers le mur d’enceinte. Pourtant, la forme a changé avec l’élargissement des voies et l’évolution des modes de circulation. Des immeubles ont été édifiés le long des voies extérieures (et même parfois au départ des pénétrantes intérieures), destinés à accueillir certains services publics, comme par exemple l’annexe du ministère des Travaux publics à Bâb al-Yaman (Fig. 3 bis). Inversement, certaines activités provenant du souk ancien de la vieille ville se sont délocalisées à l’extérieur de ces espaces portiers, profitant de plus grandes commodités pour le stockage et la rupture de charge. Tout autant automobile (relié par les axes de communication les plus importants) que piétonnier (principale entrée de la vieille ville), le quartier Bâb al-Yaman s’est développé suivant une logique de polyvalence manifeste dans les formes, dans les fonctions et également dans les modes de sociabilités, continuant ainsi d’être un catalyseur de populations

⁶ Phénomène socio-spatial ayant marqué /San‘â’ au long de ces quinze dernières années, la soukalisisation se traduit principalement de deux manières : les activités commerciales se sont à la fois étendues à certains quartiers d’habitation (nord et est de la vieille ville) et déplacées vers des endroits devenus stratégiques par le développement récent de /San‘â’ (sud et ouest). La fuite de certaines familles n’ayant plus les moyens de lutter contre l’encombrement des rues, l’augmentation du nombre de véhicules et les nuisances sonores est une conséquence directe de la soukalisisation (Stadnicki, 2006a).

différenciées (Stadnicki, 2006a). Les portes de villes, d'une manière générale, ont conservé cet aspect hybride. Au croisement de toutes les parties d'une ville et de ses identités, elles symbolisent l'émergence d'un tiers-espace, entre les cités historiques et les périphéries multi-facettes de la plupart des villes dites arabo-islamiques.

Planche A : Deux « typo-morphologies » opposées à /San'â'.

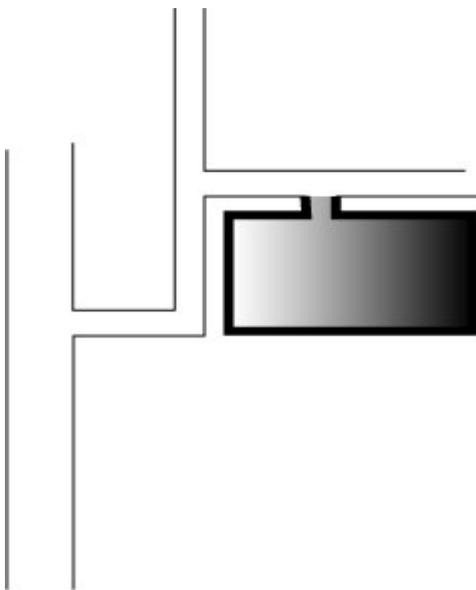


Fig. 2. Le Compound

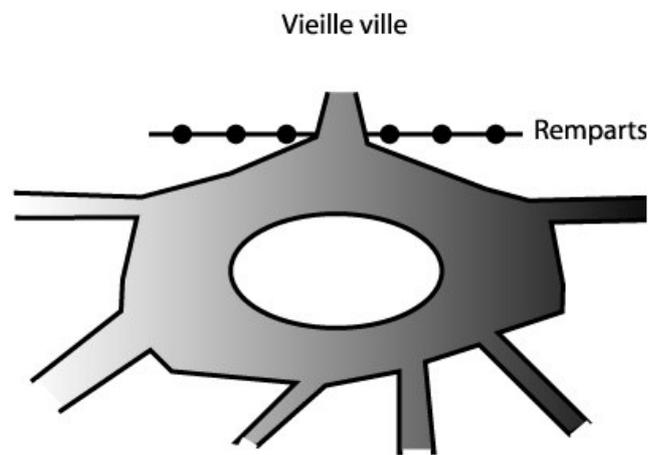


Fig. 3. L'«espace portier»



Fig. 2 bis. Hadda Residential Complex, rue /Hadda (sud-ouest de /San'â')



Fig. 3 bis. Rond-point à l'extérieur de Bâb al-Yaman

Réalisation & clichés : R. Stadnicki, 2007.

Fragmentation sociale, ségrégation.

Les nouveaux quartiers de /San‘â’ apparaissent comme relativement segmentés. Ainsi le sud-ouest (quartier 70, rue /Hadda...) est perçu comme la partie “huppée” de la ville, habitée par les classes sociales aisées (nouvelle bourgeoisie et ancienne élite citadine), tandis que le nord-nord-ouest (/Ha/saba, Madhba/h...), dont le développement s’est fait plus progressivement le long d’un corridor semi-industriel, reste la partie “populeuse” de la ville. D’autre part, le desserrement de l’espace urbain semble avoir accentué le déséquilibre ville ancienne/ville nouvelle, urbanité traditionnelle/urbanité moderne. En édifiant en périphérie des lieux consommatoires, ludiques et résidentiels directement inspirés de l’Occident, les acteurs de la production urbaine ont contribué au creusement d’un “fossé identitaire” que l’on observera ultérieurement, défini par un décalage entre une culture urbaine héritée à l’œuvre *intramuros* et les injections de culture urbaine moderne et occidentale dans l’*extramuros*⁷.

Un autre élément ségrégatif peut apparaître dans la division sexuée des espaces sanaanis. L’éclatement du centre-ville et l’apparition du polycentrisme ont provoqué une spécialisation des territoires du commerce et le regroupement, certes non systématique, des activités en fonction du type de produit et de la clientèle-cible. Il s’agit là d’un phénomène qui accrédite la thèse du caractère excessivement répétitif des agencements spatiaux à /San‘â’, particularité de nombreuses agglomérations dominées par une urbanisation spontanée et peu planifiée. Dès lors, la reproduction en périphérie d’aménagements soukiers permet non seulement à certains nouveaux territoires du commerce de “fonctionner” selon un modèle traditionnel mais surtout à certaines pratiques plutôt interstitielles de la vieille ville de se redéployer *extramuros*, avec des dimensions plus importantes. Ainsi, les parfumeurs, tailleurs, bijoutiers et autres vendeurs de vêtements se sont concentrés sur la rue Jamîl qui relie l’ancien quartier juif (al-Qâ‘) à la place Al-Ta/hrîr (cf. Fig.1). Cette rue est devenue en quelques années “la rue des femmes” : à la tombée de la nuit, elles y sont en effet majoritaires, seules, en groupes ou accompagnées de leur mari. L’apparition de cet espace public féminin s’explique par l’étalement de la ville hors de ses murs. Dans la vieille ville, les femmes seules sont moins présentes et sont encore, pour la plupart, cantonnées aux espaces privés des maisons⁸.

Mais, dans tous les cas, si la ségrégation sociale ou sexuée – ou plutôt devrions-nous dire, pour relativiser, l’organisation de l’espace urbain par la distinction sociale (ou sexuelle) des individus –, demeure une réalité à /San‘â’, elle ne ralentit en aucun cas la construction identitaire. Elle n’est peut-être pas favorable au développement de liens sociaux entre les différents groupes, mais elle génère de fortes identités micro-locales, à l’échelle du quartier, commandées par des revendications territoriales fortes et par un désir d’appartenir à la ville.

⁷ Parmi les éléments les plus tangibles de la modernisation, l’augmentation du nombre d’automobiles, la multiplication des nouvelles formes commerciales (supermarchés) et la standardisation de l’architecture urbaine sont également les plus condamnés par les habitants témoins des débuts de l’ouverture économique du Yémen et de l’actuelle structuration des quartiers périphériques de Sanaa (source : entretiens personnels).

⁸ La division sexuée des espaces publics n’est cependant pas totale à /San‘â’, les hommes étant également nombreux le soir rue Jamîl. De même, la présence de femmes dans les espaces à dominante masculine, marchés au qat par exemple, n’est plus un fait rare.

Des “tendances” récentes qui renforcent la limite vieille ville/nouveau /San‘â’

En vieille ville : une identité urbaine évanescence ?⁹

Nombreux sont les habitants de la vieille ville de /San‘â’ à déplorer la dislocation de la citadinité traditionnelle sous le poids de l’intrusion de nombreux signes extérieurs¹⁰. Parmi ces signes, les individus issus des migrations internationales (Yéménites rapatriés d’Arabie Saoudite pendant la guerre du Golfe) et intérieures (néo-citadins issus de l’exode rural des années 1980-90) représentent, d’après certains interviewés, un trouble important dans l’organisation sociale de la vieille ville. D’après un chef de quartier (*‘âqil*) interrogé à Sûq al-Mil/h, « ils représentent une mauvaise image du quartier, de la ville et du pays tout entier ». Selon notre interlocuteur, ces individus ont introduit dans la ville un mode de vie exogène basé sur des valeurs trop étrangères au mode de vie sanaani ou bien des habitudes rurales provoquant le dysfonctionnement de l’urbanité locale. Un autre résident de la vieille ville reproche à ces mêmes migrants d’avoir entraîné la « mort de la vie de quartier » ou, exprimé de manière moins théâtrale, d’avoir affaibli les liens sociaux, et ce jusque dans les /*hâra*¹¹ :

« On ne connaît plus personne dans la vieille ville. C’est beaucoup trop mélangé. On ne peut plus contrôler les comportements de chacun. Avant l’invasion des paysans, la solidarité s’étendait aux quatre points cardinaux de la ville. Seuls les plus proches voisins sont encore des gens de confiance et de respect ».

D’autres auront en outre soin de supposer que ces signes extérieurs, soi-disant abolisseurs d’identité, émanent également des interférences paysagères. En effet, le paysage bâti ancien semble être affecté par une porosité entre l’*intra* et l’*extramuros*. Les premières apparitions de composantes étrangères aux constructions traditionnelles datent des années 1960. À cette période, l’absence de réglementation en matière d’urbanisme a facilité la construction “à l’égyptienne” de maisons en béton à deux étages en continuité de trame entre Bâb al-Yaman et Bâb al-Salâm, qui ont remplacé les remparts sur ce tronçon. Certaines maisons de la vieille ville se sont ensuite démarquées par leur rehaussement d’un ou deux étages supplémentaires – spécialité des bâtisseurs des années 1970-80 – construits en briques rouges. L’usage de ce matériau atteste de la présence de quelques usines et briqueteries (dans les faubourgs nord de la ville) et crédite par là-même la vieille ville d’un caractère populaire et industriel « entachant l’ancestralité de la civilisation urbaine sanaanie », aux dires d’un habitant. Ces maisons rehaussées prolifèrent dans le souk de Bâb Shu‘ûb. Enfin, les jardins (*bustân*) de la vieille ville ont également été, au cours de la même période, le théâtre d’une urbanisation spontanée composée de baraquements

⁹ Cet article ne s’inscrit pas dans le débat sur l’unité des villes historiques du monde arabo-musulman. Notre propos ne cherche pas à établir si la vieille ville de /San‘â’ représente un “tout” unitaire – si tant est qu’elle le représentât par le passé ? – face à une nouvelle urbanité, démesurée et fragmentée. Nous nous contenterons d’une lecture discursive qui, il est vrai, présente quelques traits généraux nous autorisant alors la mise en exergue d’une tendance sociale pour le moins “généralisée”.

¹⁰ Tendance déjà observée par Franck Mermier à la fin des années 1980 (Mermier, 1989).

¹¹ Quartiers résidentiels semi-privés typiques des villes arabo-islamiques.

qui mêlent torchis et béton, une pratique fustigée par les défenseurs d'une certaine tradition citadine. Un représentant de la municipalité ne cache pas ses intentions :

« Il faut supprimer toutes les zones choquantes de la vieille ville. Il est grand temps de la réorganiser et de la réaménager comme elle était il y a cent ans ».

Notre interlocuteur associe à ces « zones choquantes » toutes les formes d'hybridation paysagère susmentionnées. Discours passéiste et non moins utopiste mais qui révèle cependant que « les grands traits du paysage sont toujours ressortis comme les principales représentations symboliques d'un rapport identitaire aux territoires vécus » (Di Meo, 2004).

La liste des éléments de cette « crise identitaire » qui semble toucher la vieille ville de /San'â', ou du moins une partie de ses occupants, ne saurait être complète sans évoquer l'un des principaux processus de recomposition socio-spatiale actuels, en sus des migrations et des transformations paysagères : les mutations des activités commerçantes. Les critiques abondent sur ce point. La ville, en s'ouvrant aux pratiques mercantilistes et aux produits importés, aurait généré de nombreux troubles dans le domaine des relations socioprofessionnelles. « Éclatement des solidarités, individualisation et opacité des pratiques se firent progressivement jour après que d'anciens artisans mirent en œuvre des stratégies commerciales venant directement concurrencer les productions du souk » (Mermier, 1989). Quinze années après cette observation, non seulement ces bouleversements semblent s'être amplifiés, aux dires des acteurs rencontrés, mais des phénomènes connexes, corrélés à l'ouverture économique, ont aggravé la situation. Il s'agit de la motorisation¹², souvent critiquée, et de l'accroissement du commerce informel, résultat des difficultés d'intégration des néo-citadins sur le marché de l'emploi et de la paupérisation des classes moyennes (Destremau, 2001). Un artisan de Sûq al-Mil/h se montre virulent au sujet de ces nouvelles activités et de ces nouveaux modes de production et de consommation :

« Pour retrouver son identité, la vieille ville devrait interdire son accès aux véhicules. Elle devrait aussi jeter hors du souk tous les produits américains et chinois. Et surtout il faudrait créer des lieux spéciaux pour les marchands ambulants afin que ceux-ci ne gênent plus ceux qui sont installés dans le souk depuis longtemps ».

Si l'on s'en tient aux discours recueillis auprès d'élites intellectuelles, autorités religieuses, cheikhs, commerçants et artisans, la vieille ville de /San'â' doit donc « retrouver son identité »¹³. Mais, même sous les dehors de la production urbanistique ou des campagnes de sauvegarde de la vieille ville, on s'aperçoit vite que se dissimule une intention tout à fait similaire. Qu'il s'agisse de l'éviction des marchands ambulants, définitive semble-t-il, depuis 2001¹⁴, de la destruction en

¹² Des centaines de véhicules pénètrent par jour dans la vieille ville et une rupture de charge, imposée dans le transport des marchandises entre les entrepôts des périphéries et les étals des échoppes, se forme aux portes de la ville.

¹³ Nous ne reviendrons pas sur cette vision excessivement passéiste visant à renforcer un certain mythe de la vieille ville, vision récurrente d'une ville à l'autre sur laquelle nous alertait Thierry Paquot en début d'article.

¹⁴ Action qui s'inscrit, d'après les Autorités, dans les principes de la « Loi gouvernementale sur l'hygiène et la propreté » de 1999.

cours de certains bâtiments des années 1960 ou encore des divers projets de restauration et de réhabilitation d'anciens édifices, les arguments venant légitimer ces mesures se fondent sur la préservation (ou la renaissance) de l'identité de la ville¹⁵, érigeant ainsi en une sorte d'idéal-type identitaire la citadinité traditionnelle...

Alors, identité en péril ? Cette hypothèse catastrophiste nous semble peu pertinente. Une lecture scientifique de ces projets nous incite à y voir l'expression d'une volonté politique de maintien d'une pseudo-identité, ou, comme l'avait observé P. Gervais-Lambony à partir des villes sud-africaines, une « manière dont les acteurs politiques manipulent les identités pour tenter de produire du territoire » (Gervais-Lambony, 2004). L'instrumentalisation de l'identité est donc chose possible : il suffit de partir de quelques traits généraux relatifs à une urbanité localisée et contextualisée, dont personne ne peut nier l'existence ni même la persistance, et de les ériger en mythes ou en symboles qui serviront de prétexte à un projet politique fort, bien que souvent peu unificateur¹⁶.

Malgré cette relativisation nécessaire d'une "crise identitaire" en vieille ville, force est de constater une différence flagrante, en termes de rythmes de construction et d'évolution des identités, avec l'*extramuros sanaani*.

En périphérie : pluralité et côtoiement des identités

La croissance urbaine de /San'â' et les reconfigurations territoriales à l'œuvre aboutissent à la modification du rapport spatial et à l'agrandissement de l'espace de vie des citadins et donc à la transformation de ce que G. Di Meo nomme la « métastructure spatiale individuelle » (Di Meo, 1998), c'est-à-dire l'addition de l'espace de vie et de l'espace vécu (espace reconstruit mentalement par les individus). Cet élargissement des pratiques individuelles est incontestablement lié à la diversification des formes de mobilité dans la ville. D'une part, l'affirmation des périphéries comme places marchandes importantes a contribué à l'augmentation des migrations pendulaires, entre des lieux d'activité (nouveaux emplois générés par les souks des nouvelles entrées de la ville par exemple) s'éloignant de plus en plus des lieux d'habitation. D'autre part, l'intensification constante de la motorisation et la percée d'axes transversaux dans les quartiers de la périphérie qui se détachent des deux grands boulevards circulaires de la ville (*Ring Road* et *Sittin*, cf. Fig. 1), permettent le développement de liens entre les différents groupes sociaux et augmentent la capacité individuelle d'usages pluriels de la ville. Dans ce contexte, un réseau de lieux pourtant relativement différenciés émerge, reliés par les pratiques spatiales quotidiennes des habitants. Ainsi est-il possible d'observer à la périphérie de /San'â' une tendance à l'émergence d'identités également plurielles, qui se manifestent aussi bien dans la reproduction de dispositifs socio-spatiaux traditionnels (souks et marchés au qat, par exemple) que dans des lieux d'inspiration exogène, comme les nouvelles formes commerciales et de loisirs (Planche B).

Premier phénomène observé, la reproduction de territoires caractéristiques du fait urbain sanaani traditionnel. Les souks et les marchés au qat, territoires où se développent l'essentiel des sociabilités, ont encore largement leur place en périphérie

¹⁵ Ce qui suppose à nouveau qu'elle ait déjà existé...

¹⁶ Nous avons déjà eu l'occasion de montrer que les autorités municipales se cachaient derrière le projet patrimonial de reconstruction des remparts pour instaurer des repoussoirs matériels aux populations défavorisées, ruraux et marchands ambulants (Stadnicki, 2006b).

de /San‘â’. Le déplacement des populations du centre-ville vers la périphérie a joué un rôle important dans le maintien de ces espaces-clés de la vie sociale, tout comme la place laissée aux initiatives privées dans la production urbaine. Ainsi, à /Ha/saba et à Madhba/h par exemple, quartiers situés respectivement au nord et au nord-ouest de la ville, peuplés essentiellement par des néo-citadins, les souks présentent toutes les caractéristiques de Sûq al-Mil/h, de l’organisation de la trame viaire à la spécialisation des activités (Fig. 4). De même, le marché au qat de ‘Asir, sur la route d’al-/Hudayda, ou encore celui de Madhba/h (Fig. 5), présentent une organisation rappelant celle des espaces portiers de la vieille ville (que l’urbanisation a réduit à l’état de petits points de vente aujourd’hui). Ces traits accréditent la thèse du transfert d’activités du centre vers la périphérie et donc d’une évolution circulante des identités territoriales.

Deuxième phénomène observé, la présence accrue des références exogènes dans la culture urbaine des individus, occidentales pour les modes de consommation, égyptiennes et syro-libanaises pour les modèles culturels. Ces inspirations, en croisant les identités yéménites et locales déjà ancrées, élargissent considérablement le champ référentiel de chaque individu usager des espaces périphériques et l’invitent à la pratique de nouveaux territoires quotidiens qui ne se limitent plus au souk et à la mosquée (Depaule, 1995). Parmi les lieux qui cristallisent ces pratiques, nous pouvons évidemment mentionner les grandes galeries commerçantes et les supermarchés qui se multiplient sur les axes de al-Zubayrî, /Hadda, *Ring Road*, ‘Abd al-Mughnî (Fig. 6), mais aussi les parcs d’attraction, au nombre de trois à /San‘â’ (Fig. 7), ainsi que les grands cafés irakiens ou libanais et les nouveaux lieux de restauration rapide.

La pratique de ces espaces, hérités d’une part, exogènes d’autre part, si tant est que l’on puisse les simplifier de la sorte, se fait sans exclusive et, surtout, sans rejet apparent de l’ancienne citadinité. Les dires d’habitants entérinent ce constat empirique et de ces discours se dégage le sentiment d’une hybridation identitaire qui se construit par la juxtaposition de ces deux familles de territoires. À l’appui de cette analyse, voici un extrait d’entretien réalisé avec un commerçant installé sur la route de l’aéroport, au nord de la ville :

« Mon quartier n’est pas aussi équipé que le sud de la ville mais on a la chance d’avoir un bon voisinage, des maisons modernes et solides, un des meilleurs qat de la ville au souk /Ha/saba et le supermarché pas loin pour aller faire des courses pour toute la famille ».

Ce discours révèle à lui seul la variété référentielle, la diversité des territoires de vie et la richesse de la construction identitaire fondamentalement plurielle qui définissent les grands espaces périphériques de la ville de /San‘â’.

Pendant, et pour conclure sur ce point, cette nouvelle hybridation identitaire, née de la rencontre entre ces divers dispositifs socio-spatiaux, doit être relativisée au regard des évolutions actuelles de la société urbaine. L’accroissement des écarts de richesses, par le jeu de la paupérisation des classes moyennes et l’apparition d’une nouvelle bourgeoisie, catégories sociales de plus en plus sujettes, chacune de leur côté, à la communautarisation et au repli identitaire, rompt les liens organiques entre les différents quartiers et empêche par conséquent le déploiement de nouveaux liens sociaux. Ce phénomène est également tangible dans la multiplication des enclaves résidentielles pour riches (cf. *supra*) manifestant un rejet quasi-complet

des formes d'urbanité traditionnelle, ainsi que dans l'isolement des quartiers souvent délabrés et ultrapériphériques des couches sociales défavorisées.

Planche B : Lieux "hérités" et "exogènes" en périphérie de /San'â'



Fig. 4. Souk de /Ha/saba, au nord de /San'â'



Fig. 6. Nouveaux commerces et logements de la rue de /Hadda (sud-ouest de /San'â')



Fig. 5. Marché au qat de Madhba/h (nord-ouest de /San'â')



Fig. 7. Parc de loisirs de 'Asir (ouest de /San'â')

Clichés : R. Stadnicki, 2007.

Une identité de limites ?

Dans ce contexte urbain changeant et face à cette mosaïque identitaire totalement inédite, les formes spatiales ne sont en aucun cas définitives. Elles peuvent même parfois déconcerter par leur illisibilité et leur inachèvement. Par conséquent, les géographes admettent que les seuils, autrement nommés interfaces ou espaces intermédiaires, sont des lieux d'articulation transitoires privilégiés. Ainsi, les espaces portiers de la vieille ville (Bâb al-Yaman au sud, Bâb Shu'ûb au nord et Bâb al-Sabâ/h à l'ouest pour ne retenir que les principaux, ceux ayant conservé un sens d'accès à la vieille ville) apparaissent à la fois comme des lieux de l'altérité et des lieux de coprésence entre les différentes formes d'identités évoquées plus haut. Tantôt espaces de côtoiements et de rencontres, tantôt espaces de conflits et d'évitements, ces lieux permettent de mettre en lumière les confrontations des individualités et des groupes sociaux entre la vieille ville et le nouveau /San'â'.

Nous avons déjà tenté de démontrer que ces espaces se rassemblaient autour d'un certain nombre de caractéristiques relatives à ce que nous avons appelé l'« effet porte » et dont l'ampleur était due à l'interpénétration des zones *intra* et *extramuros*, la densification du processus de soukalisation et la coexistence d'activités diversifiées en ces lieux (Stadnicki, 2006a). De cette configuration spécifique naissent des formes de sociabilités inédites qui s'inscrivent pour la plupart dans le rapprochement physique des activités commerçantes issues de l'extension soukrière d'un côté et de l'économie capitaliste de l'autre. À l'extérieur de Bâb al-Yaman, par exemple, une série de percées piétonnières est récemment apparue entre la rue al-Zubayrî et la gare routière du quartier. Ces percées ont été investies par des artisans-fabricants de *jambiyya*¹⁷ ayant quitté le souk de la vieille ville par manque de place, rapidement rejoints par des vendeurs de ceintures en cuir *made in Taiwan*. Leur collaboration, en vue d'une harmonisation « moderne » avec le style vestimentaire sanaani, a généré une nouvelle solidarité commerçante micro-territorialisée née de l'interaction entre ces deux systèmes de production-distribution. Cette forme d'identité, qui mélange valeurs de culture internationale et héritages yéménites, cette « nouvelle ethnique urbaine » (Hourcade, 2004), repérée également dans certains espaces périphériques, bénéficie de la plus grande visibilité sur ces espaces transitoires, pas tout à fait anciens ni tout à fait nouveaux, mais extrêmement composites.

À l'inverse, des stratégies d'évitement et même des conflits peuvent survenir de l'enchevêtrement intérieur-extérieur. Nous reprendrons un exemple déjà développé ailleurs mais extrêmement significatif¹⁸. Bâb Shu'ûb, ancienne porte septentrionale de la ville, est devenue en quelques années un lieu reconnu à l'échelle de la ville pour son potentiel ouvrier. Ils sont une cinquantaine par jour en moyenne, tous issus des campagnes plus ou moins lointaines – incarnant cette population immigrée, rurale et/ou rapatriée d'Arabie Saoudite –, à investir un vaste carrefour situé à proximité de l'emplacement de l'ancienne porte, en attente d'un travail journalier (peinture, maçonnerie, couverture, plomberie, électricité...). Mais, les trottoirs qu'ils occupent servent également de devanture à une douzaine de boutiques de bijoux et d'orfèvreries installées ici pour capter les clients potentiels avant leur pénétration au cœur du souk principal de la vieille ville. Ces marchands revendiquent

¹⁷ Poignard que les hommes de l'ancien Yémen du Nord portent à la ceinture.

¹⁸ Cf. Stadnicki, 2006a.

une ancienneté territoriale et accusent les ouvriers de nuire à leur image et à la qualité de leur savoir-faire : « Ce n'est pas votre quartier ! Ce n'est même pas votre ville ! », leur a lancé l'un d'eux. Les bijoutiers et orfèvres se tiennent pour garants de l'«esprit des lieux» et ne semblent pas prêts à «échanger» avec les ouvriers. Les ouvriers, quant à eux, évoluent quotidiennement sur un territoire qu'ils s'approprient dans la lutte et revendiquent dans le conflit, charriant dans leur sillage cette frustration identitaire imposée qui les incite à la communautarisation plutôt qu'à l'intégration.

En bref, les espaces portiers de la ville de /San'â' apparaissent comme des «condensés» des identités urbaines sanaanies. À moins d'un déplacement total de la centralité dans la ville et d'un re-fondement radical de son organisation, pas improbables dans un contexte urbain aussi mouvant, ces espaces continueront d'être le théâtre d'une confrontation identitaire, qu'elle ait lieu dans la cohabitation sans heurt ou dans le conflit territorial, et demeureront des espaces d'investigation privilégiés d'observation des dynamiques sociales.

Conclusion

Au Yémen, alors que les identités régionales restent bien ancrées, l'identité sanaanie est marquée par les grandes dynamiques urbaines, par la recomposition des territoires de la ville et par certaines formes de modernisation. Ces processus n'ont pas aboli cette identité, contrairement à ce que veulent nous faire croire les discours alarmistes sur la sauvegarde du patrimoine par exemple, mais ils l'ont démultipliée, en lui adjoignant des formes de sociabilité, de résistance ou encore de repli. «Parallèlement aux processus de métropolisation et d'ouverture liés à la globalisation se développent, à l'intérieur de la ville, des logiques de séparation et de nouvelles frontières urbaines» (Prévôt-Schapira, 2002). L'espace urbain de la capitale yéménite ne déroge pas à cette règle. Il est plus ou moins fragmenté, spatialement et socialement, tandis que se produisent en son sein de nouvelles formes de territorialités, appropriées, revendiquées et parfois même défendues, jusqu'à assigner /San'â' d'une mosaïque identitaire inédite. Les grandes transformations socio-spatiales qu'a connu la ville ces dernières décennies n'ont donc absolument pas dissout ni même retardé la construction identitaire. La seule tendance indéniable constatée consiste en ces inégalités dans les évolutions identitaires entre la vieille ville et le nouveau /San'â', que l'on peut expliciter à nouveau de deux manières. D'abord par la recherche individuelle de repères dans l'espace structurant l'identité, de marqueurs territoriaux immuables – rôle que les anciennes limites de /San'â' semble unanimement revêtir – face à un éparpillement de la ville qui peut paraître déconcertant ; ensuite par l'instrumentalisation de l'urbanité traditionnelle par le pouvoir et son érection en tant qu'idéal-type identitaire, qui fige la vieille ville et la mystifie bien loin de la réalité contemporaine des pratiques urbaines.

Finalement, deux idées importantes se dégagent de cette étude. D'abord, le rapport au territoire apparaît comme un élément constitutif de l'identité urbaine. Plus celui-ci se complexifie et se diversifie (étalement, fragmentation, nouveaux modes de production de l'espace...), plus l'identité urbaine se démultiplie. Mais, si l'on reconnaît ici au territoire une certaine capacité à façonner les identités, on en observe pas moins un système complexe d'interactions grâce à une réciprocité encore plus active, où ce sont les facteurs identitaires collectifs qui façonnent l'espace, les

frontières, les ouvertures, les circulations. Dès lors, les limites urbaines et infra-urbaines se meuvent en permanence. En se diluant ou en (re)naissant, elles (re)font sens dans les représentations de l'espace urbain. Ensuite, les acteurs d'une même collectivité urbaine ne sont pas intrinsèquement liés par une seule identité. La somme de plusieurs identités individuelles est rarement égale à une identité collective. Toute la difficulté réside dans l'analyse de la rencontre de ces identités et l'observation des spécificités des territoires sur lesquels elle a lieu.

DEPAULE Jean-Charles, 1995, « Sanaa, des territoires quotidiens », in Gilbert GRANDGUILLAUME, Franck MERMIER et Jean-François TROIN, *Sanaa hors les murs*, Sanaa/Tours, URBAMA/CFEY : 143-163.

DESTREMAU Blandine, 2001, « Baladiyya ! De l'informalité à l'illégalité : les brouettes de Sanaa' », *Chroniques yéménites* 9 : 117-132.

DI MEO Guy, 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan Université, 320 p.

DI MEO Guy, 2004, « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », *Les annales de géographie* 638-639 : 339-362.

GERVAIS-LAMBONY Philippe, 2004, « De l'usage de la notion d'identité en géographie. Réflexions à partir d'exemples sud-africains », *Les annales de géographie* 638-639 : 469-488.

HAEGEL Florence et LEVY Jacques, 1998, « Une lecture spatiale des identités », in Nicole HAUMONT (dir.), *L'urbain dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan : 203-220.

HOURCADE Bernard, 2004, « La recomposition des identités et des territoires en Iran islamique », *Les annales de géographie* 638-639 : 511-530.

KOPP Horst et WIRTH Eugen, 1994, *Sanaa. Développement et organisation de l'espace d'une ville arabe*, Sanaa/Aix-en-Provence, CFEY/IREMAM, 125 p.

MERMIER Franck, 1989, « Des artisans face aux importateurs ou l'ange maudit du souk », *Peuples méditerranéens* 46 : 155-164.

MERMIER Franck, 1997, *Le Cheikh de la nuit*, Arles, Actes Sud, 256 p.

NAVEZ-BOUCHANINE Françoise, 2002, « Fragmentation spatiale et urbanité au Maghreb », in Françoise NAVEZ-BOUCHANINE (dir.), *La fragmentation en question*, Paris, L'Harmattan : 153-193.

PAQUOT Thierry, 2002, « Ville fragmentée ou urbain éparpillé ? », in Françoise NAVEZ-BOUCHANINE (dir.), *La fragmentation en question*, Paris, L'Harmattan : 113-117.

PREVOT-SCHAPIRA Marie-France, 2002, « Buenos Aires, entre fragmentation sociale et fragmentation spatiale », in Françoise NAVEZ-BOUCHANINE (dir.), *La fragmentation en question*, Paris, L'Harmattan : 195-207.

STADNICKI Roman, 2006a, « Des portes de Sanaa aux nouvelles entrées de la ville : re-formation d'espaces de sociabilités », *Espaces et Sociétés* 126 : 119-138.

STADNICKI Roman, 2006b, « Bâb al-Yaman. Persistance des représentations et force symbolique de la porte Sud de Sanaa », *Chroniques yéménites* 13 : 111-129.

TOUBER Julie, 2004, *The Scale of Planning Development Policies in the Developing World: The case of Sana'a*, New York, Columbia University, 96 p.

TROIN Jean-François, 2004, « L'identité arabe : de l'espace de la nostalgie aux territoires en mouvement », *Les annales de géographie* 638-639 : 531-550.